

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

LA RÉTICENCE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Ce matin, il y avait un chat mort dans le port, un chat noir qui flottait à la surface de l'eau, il était droit et raide, et il dérivait lentement le long d'une barque. Hors de sa gueule pendait une tête de poisson décomposée de laquelle dépassait un fil de pêche cassé d'une longueur de trois ou quatre centimètres. Sur le moment, j'avais simplement imaginé que cette tête de poisson était ce qui restait d'un appât de ligne morte, le chat avait dû se pencher dans l'eau pour attraper le poisson, et, au moment de s'en saisir, l'hameçon accroché dans la gueule, il avait perdu l'équilibre et était tombé. Les eaux du port étaient très sombres à l'endroit où je me trouvais, mais, de temps en temps, je devinais la présence d'un cortège de poissons qui passait en silence sous

mes yeux, des labres ou des mulets, tandis que, tout au fond, parmi les algues et les cailloux, des myriades grouillantes d'alevins s'acharnaient sur le cadavre éventré d'une murène en décomposition. Avant de repartir, je m'attardai encore un instant sur la jetée à regarder le chat mort, qui continuait de dériver dans le port dans un très lent mouvement de va-et-vient, tantôt vers la gauche et tantôt vers la droite, suivant le flux et le reflux imperceptible du courant à la surface de l'eau.

J'étais arrivé à Sasuelo à la fin du mois d'octobre. C'était déjà l'automne, et la saison touristique touchait à sa fin. Un taxi m'avait déposé un matin sur la place du village, avec mes valises et mes sacs. Le chauffeur m'avait aidé à détacher la poussette de mon fils de la galerie de la voiture, une vieille cinq-cent-quatre diesel dont il n'avait pas coupé le moteur et qui continuait de ronronner au ralenti sur la place, puis il m'avait indiqué la direction du seul hôtel des environs, que je connaissais pour y avoir déjà séjourné. J'avais laissé mes valises et mes sacs à proximité d'un banc et j'avais pris la direction de l'hôtel avec mon fils, que j'avais installé devant moi dans sa

poussette et qui ne se préoccupait de rien, absorbé qu'il était dans la contemplation de son phoque en peluche, qu'il tournait et retournait entre ses mains pour l'examiner sous toutes les coutures en lâchant à l'occasion un rot imperturbable avec un naturel royal. L'entrée de l'hôtel présentait un petit perron fleuri, au haut duquel s'ouvrait une double porte vitrée, et je pris la poussette à bout de bras pour gravir les quelques marches du perron. J'avais à peine poussé la porte que je me trouvais en présence du patron de l'hôtel qui était accroupi sur le carrelage, une serpillière à la main, et qui releva la tête avec méfiance pour considérer la poussette que je tenais devant lui. Ne sachant trop où la poser tant le sol semblait propre et entretenu avec soin, je gardai la poussette dans les mains et je lui demandai s'il serait possible d'avoir une chambre pour quelques nuits, trois ou quatre nuits, même davantage peut-être, jusqu'à la fin de la semaine, je ne savais pas très bien.

Les premiers temps que je passai à Sasuelo, j'occupais mes journées à de longues promenades, tantôt le long des routes étroites qui montaient vers les hameaux voisins, et tantôt à la

découverte de la plage sauvage qui s'étendait derrière le village sur plusieurs kilomètres. Le bruit des vagues et du vent se mêlaient dans mon esprit, et je progressais lentement sur le rivage. C'était une plage immense, abandonnée et déserte, que balayaient continûment des vents tourbillonnants. Je m'arrêtais parfois, je m'asseyais dans le sable, et, tandis que tout autour de moi des filaments d'algues sèches s'envolaient vers les dunes, je ramassais distraitemment un ou deux cailloux, que je lançais paresseusement dans la mer. Mon fils me regardait faire, un biscuit à la main, solidement maintenu dans sa poussette par un petit harnais. Parfois, il se penchait en avant pour essayer de s'emparer de quelque objet échoué sur la plage, et je lui tendais à mesure tout ce qu'il convoitait, des morceaux de bois morts rejetés par la marée qui avaient pris des formes de talismans bizarres, des galets, des brindilles (une vieille sandale en plastique aussi, dont il embrassa la semelle pleine de sable en poussant des petits tayaut de joie).

De retour dans la chambre d'hôtel, je passais des heures allongé sur le lit à barreaux qui occupait le centre de la pièce. Je ne faisais rien,

je n'attendais rien de particulier. Les murs, autour de moi, étaient humides et sales, tapissés d'un vieux tissu orange assorti aux fleurs sombres du couvre-lit et des rideaux. J'avais installé le lit de voyage de mon fils près de moi dans la chambre, un petit lit pliant assez pratique qui consistait en un assemblage de tubes métalliques de différentes couleurs qui s'emboîtaient les uns dans les autres pour composer un châssis rectangulaire, sorte de petit centre Georges-Pompidou qui se dressait là dans la pénombre de la pièce à côté de mes sacs et de mes valises. Parfois, pendant que mon fils dormait tranquillement, un petit bras replié en bouclier sur la poitrine et sa vieille sandale en plastique qu'il ne quittait plus d'une semelle précieusement posée à côté de lui au fond du lit, je me levais et faisais quelques pas en chaussettes dans la chambre. J'allais jusqu'à la fenêtre et je soulevais le rideau pour regarder la route, une parcelle de route déserte qui bordait un enclos livré aux mauvaises herbes, où, au loin, à côté d'un figuier desséché qui ployait sous le poids de ses branches mortes, un âne solitaire broutait du fenouil entre divers détritiques, des vieilles planches, des pneus abandonnés, une barque retournée qui pourrissait sur place.